



de feu et de pluie

FONDATION CLÉMENT

En partenariat avec la DEAL et le Parc naturel régional de la Martinique dans le cadre de la candidature de la Martinique à la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.



Ce catalogue est publié par la Fondation Clément à l'occasion de l'exposition « de feu et de pluie » du 22 septembre au 11 novembre 2021

Couverture : Pierre Roy-Camille, *Forêt d'Émeraude*, acrylique sur bois, 150 x 100 cm, 2021

Crédits photographiques : Jean-Baptiste Barret

Scénographie/Graphisme : Yvana'Arts

Impression : Caraïb Édiprint

ISBN : 978-2-919649-55-6

Peinture : Serge Pain

Accrochage : Jean-Pierre Marine/Jean-Étienne Careto

Menuiserie : CAA

Éclairage : Association la Servante

Signalétique : Colibri Graphic

de feu et de pluie

Commissaire d'exposition : Matilde dos Santos

Jean-Baptiste Barret
Christian Bertin
Julie Bessard
Hervé Beuze
Nicolas Derné
Anabell Guerrero
David Gumbs
Alain Joséphine
Brice Lautric
Louisa Marajo
Ludovic Nino
Ricardo Ozier-lafontaine
Bruno Pédurand dit Iwa
Jérémie Priam
Pierre Roy-Camille
Philippe Thomarel

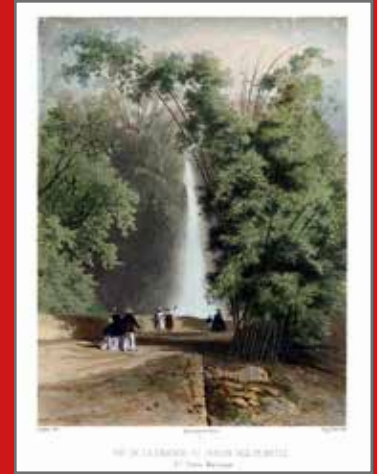
FONDATION CLÉMENT



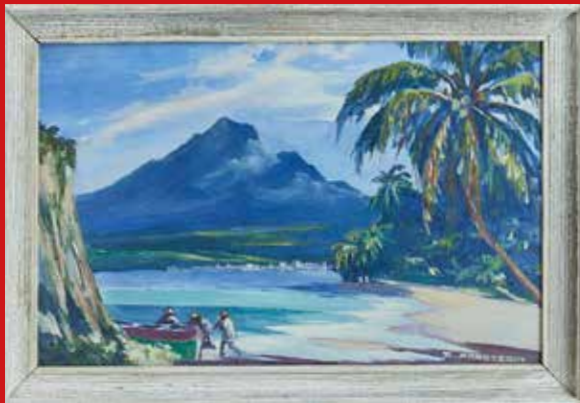
1



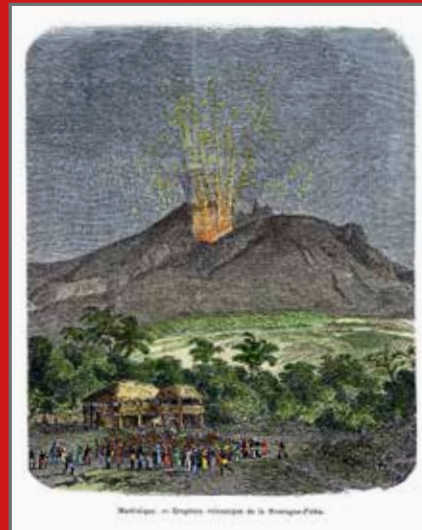
2



3



4



5

1 *Vue de la ville de Saint-Pierre, prise de la batterie Ste Marthe, vers 1860*
Lithographie colorisée d'Eugène Cicéri d'après une photographie d'Hippolyte Hartmann, 35 x 20 cm
Collection Fondation Clément, bibliothèque Émile Hayot

2 *Bernard Lamotte, Martinique, rivière*
Gouache, 72,5 x 52,5 cm, 1932
Collection Christelle Lozère

3 *Vue de la cascade du jardin des plantes, St-Pierre, Martinique, vers 1860*
Lithographie colorisée d'Eugène Cicéri d'après un dessin de Michel-Jean Cazabon, 26,2 x 19,8 cm
Collection Fondation Clément, bibliothèque Émile Hayot

4 *Bernard Arostegui, Sans titre*
Huile sur bois, 37 x 54 cm
Collection privée

5 *Martinique, éruption volcanique de la montagne Pelée, 1851*
d'après un dessin de Moreau de Jonnés, fils
Estampe colorisée, reproduction 16,5 x 13,9 cm
Collection Fondation Clément

Cette île est fille de feu et de pluie...

par Matilde dos Santos

C'est le feu à l'intérieur de la terre qui a fait émerger la Martinique au milieu de la mer. Ce même feu, déversé sur son sol, par les volcans l'a rendue fertile. Et ces mêmes volcans, grâce à leur relief, ont accroché des nuages qui se sont répandus en pluie, ruisselant le long des flancs des montagnes, disséminant des nutriments jusqu'à ce que l'île soit couverte d'une végétation dense et humide. L'eau est à l'origine de tout ce processus : on sait maintenant qu'elle joue un rôle essentiel dans la détonation des éruptions volcaniques. Et alors que l'activité volcanique peut bouleverser drastiquement le paysage et la vie des hommes, elle engendre également la vie.

Considérant le processus éruptif comme métaphore de la création et de la vie de l'homme, les artistes parlent de mémoire, de chaos, de jaillissements, d'échanges d'énergie, de l'état du monde l'instant d'après. Le feu ici est aussi celui de l'« antique blessure »¹, d'un passé qui demeure, et la pluie est aussi l'eau des larmes et de la sueur.

Devant les convulsions du monde, l'art plus que jamais questionne. Le regard des artistes, à la fois critique, empathique et lucide capte, invente ou raconte la tension constante entre le passé toujours présent, et le futur en gestation.

L'exposition rassemble des récits visuels, faits d'images fulgurantes, d'effondrements et de souvenirs. À la manière de ces peuples dont la langue n'admet ni passé, ni futur et dont les histoires ignorent les relations de cause à effet², ces récits non-linéaires évoquent plus des connexions complexes que de simples causalités.

Des peintures anciennes, des gravures et des cartes postales de la montagne Pelée, sa végétation tropicale, la ville de Saint-Pierre et la catastrophe de 1902 forment un prologue à l'exposition. Ces images, reproduites d'innombrables fois introduisent l'idée d'un paysage familier, fait de feu et de pluie.

¹ Aimé Césaire, « Dorsale bossale » in *Moi, laminaire...*, Éditions du Seuil, 1982.

² Selon Dorothy Lee, la langue des Trobriandais ne contient aucun marqueur temporel pour le passé ou le futur et si les Trobriandais peuvent admettre l'idée d'une évolution, ils l'estiment vulgaire, préférant vivre éternellement au présent. Dorothy Lee, « Lineal and non-lineal codifications of reality » in *ETC: A Review of General Semantics* Vol. 8, No. 1 (December 1950), pp. 13-26, Institute of General Semantics, NY.

Le Méga Magma Big Bang

Nos sociétés ont oublié le lien intime et primordial de l'homme à la terre. Les volcans nous le rappellent. Dispensateurs de vie et de mort, nous les craignons, mais nous vivons à leurs pieds. Nous acceptons leurs mânes et nous appréhendons leurs cataclysmes... Comme des « îles dansent au-dessus des failles »³, nous dansons tous aux bords du cratère, en attendant le prochain Big Bang...

Pour la science, le Big Bang n'est que la phase dense et chaude d'un univers en expansion, mais la notion populaire d'explosion originelle est plus évocatrice. Elle permet de penser toute création comme un Big Bang, le début d'un univers. Aussi, l'ensemble de cette exposition forme le Méga Magma Big Bang : une explosion de roche en fusion, qui est le substrat même de la création tellurique.

Comment survit-on après les effusions volcaniques qui jalonnent une vie humaine ? Comment affronter le chaos plein de possibilités qui génère chaque création ? La question jaillit du *jour d'après* de Ricardo Ozier-lafontaine. L'artiste décline sur la toile un agrégat de mémoires, de nouveautés inouïes, de rythmes, de formes à peine esquissées, comme une éruption péléenne, mélange de bombes volcaniques, de cendres, et de gaz, projetés devant nos yeux, tandis que le temps semble suspendu.

Sismographie méga-poétique, la spirale de Julie Bessard, nous aspire : c'est un volcan-labyrinthe de couleurs où tout un chacun est appelé à se perdre ou à se retrouver. La confrontation avec la couleur qui fuse sur toutes les parois est saisissante et nous ramène à notre fragile solitude.

³ Monchoachi, Entretien réalisé au Vauclin (Martinique) le 22 octobre 2011 par Thomas C. Spear. <http://ile-en-ile.org/monchoachi-5-questions-pour-ile-en-ile/>

Tout autour, la forêt en paysage murmure les récits mêlés des mémoires éparses. Alain Joséphine capte avec vérité la puissance explosive du volcan ; et une projection nous submerge de particules en suspension, comme la cendre volcanique, qui a récemment obscurci le ciel de Saint-Vincent, rappel poignant de la précarité insulaire. Dans *Tropical Bliss* de David Gumbs les poussières désordonnées n'attendent que nos gestes pour former des envolées de papillons, rendant visible le continuum du minéral à l'organique, et matérialisant le passage du chaos à l'ordre, un ordre fragile, qui ne tarde pas à se désagréger, mais qui remplit l'espace de sa poésie colorée... tant que nous nous mouvons.

Éphémère et évanescence est aussi la trace de l'homme dans *Osmose*. Dans un salutaire changement d'échelle, Nicolas Derné fait de l'humain une présence fugace, à peine perceptible devant la nature qui l'entoure.

Des ruines en construction

« Ici tout semble être encore en construction mais c'est déjà une ruine » disait Caetano Veloso (1991) en décrivant Rio de Janeiro. Mais ce vers pourrait s'appliquer tout aussi bien à ces maisons accrochées à flanc de morne, en Martinique avec leurs murs de ciment nu, vieillissant inachevées...

Si toute création commence et finit en destruction⁴, ce n'est pas pour questionner des canons qui n'existent plus, mais parce que comme le volcan, on construit en détruisant, on ordonne par le chaos.

⁴ La destruction fait partie de l'art moderne et contemporain. Chaque mouvement a proposé la destruction de canons, règles et modèles anciens et créé des nouvelles procédures et pratiques. Sans nier la résonance des œuvres présentées ici avec toute une série de mouvements de l'histoire de l'art, (le nouveau réalisme, l'arte povera, le ready made, etc), je tiens à souligner leur proximité avec des pratiques ancrées dans la culture locale.

Dans l'habitat populaire martiniquais, marqué par la réutilisation continue de matériaux pauvres, construire et détruire vont de pair, s'agencent, s'imbriquent, fabriquent la survivance⁵. Cette architecture suit la logique d'hybridation à l'œuvre depuis la colonisation. La rencontre initiale a été d'une violence inouïe. Mais elle n'a pas fait table rase du passé, elle a lancé un processus de récréation permanent, sur la base de restes, d'apports hétéroclites, de rêves avortés, d'espoirs tenaces... Le processus est complexe, la transparence est vaine. Car les artistes, comme Édouard Glissant, réclament le droit à l'opacité⁶. Dans le damier, sport de combat martiniquais, la feinte, le « Ou wè'y ou pa wè'y » (tu le vois, tu ne le vois pas), est la manœuvre de base. Toute une stratégie du déguisement qui est l'essence même du syncrétisme et qui a permis sous nos latitudes, la survivance de certains savoirs, rites et croyances, à la barbe même des saints de l'église catholique.

C'est bien cette capacité d'avancer masqué, d'insuffler l'autre dans le même, de se reconstruire justement très imparfaitement, qui est à l'œuvre chez Hervé Beuze. Il puise souvent dans le rebut, la ferraille et les restes avec lesquels il forme un nouveau monde. *Composition tellurique* dont la matière est une carrosserie de voiture peut évoquer le nouveau réalisme, mais l'essentiel ici est dans la couture de la mémoire⁷.

5 J'emprunte le mot et tous ses sens à Didi-Huberman, *La survivance des lucioles*, les éditions de minuit, 2009.

6 Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers* (Gallimard 1996). Le droit à l'opacité est une notion liée au concept de relation. C'est affirmer que tout ne pourra pas être compris ; reconnaître qu'il y aura toujours entre des cultures différentes une part d'intelligibilité et d'impénétrabilité.

7 Du nom de la très belle exposition de Rosana Paulino à la Pinacoteca de São Paulo (2018/2019). Les points de contact entre leurs travaux sont nombreux : l'attachement à la mémoire, aux histoires délaissées, à la déconstruction de l'imaginaire colonial, à la mise à nu des identités...

Fureurs, Mer, Ombre de la Mer, de Louisa Marajo sont des remix photographiques partant d'une disposition de palettes dans son atelier et lors d'une récente exposition, confrontées à la mer et à un danseur en performance⁸. Recouvertes de photos de sargasses, de dessins et d'écritures, elles amplifient les échos d'un monde en perdition. Architecte ès débris, Louisa Marajo invente des ruines en construction et y insère une présence humaine, nous rappelant que le chaos-monde est la scène d'un échange incessant d'énergies.

Dans *Respè twa fwa*, l'atelier-volcan de Christian Bertin, des morceaux de métal, filets de pêche, bouteilles d'alcool, tous fondus dans la chaleur du cratère forment un assemblage singulièrement baroque. Sur des images éclatées sur quatre écrans, on voit l'artiste sortir du feu, dans un jaillissement enflammé, des agrégats de verre et de métal fondus dans des fours qu'il a enterrés dans son jardin afin de forger, tel Vulcain, cet arbre de silice et de fer. Il y a ici un peu de la désolation infinie du regard des hommes de misère⁹. Et beaucoup de l'espoir de la flamme vacillante d'une luciole. C'est Césaire¹⁰ contant les volcans sur la dorsale bossale. C'est la poésie brute et absolue du *Jardin de Pierre*¹¹ où Darvish Kan, démiurge sourd-muet, accroche aux branches d'arbres rachitiques, des centaines de pierres percées.

8 L'artiste réunit des photos du danseur Smail Kanoute qui a performé dans son installation *Poussières océaniques* le 19 décembre 2020 à la Galerie Dix9 - Hélène Lacharmoise, et des photos de la mer, ainsi que d'autres dispositions de palettes.

9 Monchoachi, « Manteg », In, *Cahier de poésie*, 3, Éditions Gallimard, 1980 « C'est l'homme de misère qui est le devenir de l'homme, avec sa couleur de terre brûlée, et dans ses yeux une désolation infinie ».

10 Aimé Césaire « Dorsale bossale » in *Moi, laminaire...*, Éditions du Seuil, 1982.

11 *Le Jardin de pierres*, (1976) film documentaire iranien réalisé par Parviz Kimiavi.

Mémoires et affects

L'art contemporain a embrassé la mémoire, et sur ce terrain les artistes caribéens font figure de précurseurs, car c'est leur sujet de prédilection depuis toujours.

Parce qu'aucun passé n'est jamais clos, les artistes dessinent, peignent, photographient, construisent des paysages dans lesquels la mémoire s'affiche en interrogeant l'histoire : *Man down*, de Pierre Roy-Camille, expose la blessure de l'esclavage, en écho au *Châtiment aux quatre piquets*, de Verdier. Dans *Une Marque*, de Ludovic Nino, la forêt recouvre les traces de la fêlure coloniale, laissant pourtant cette marque qu'on voit sans voir ; plus loin Brice Lautric transforme par la manipulation photographique des paysages domestiques en un tourbillon de souvenirs. Et c'est délicatement que Philippe Thomarel transcrit dans ses dessins, la part d'histoire et d'affect qui forme un paysage.

Misa Negra de Bruno Pédurand sont des portraits de feu, dessinés sur des plaques de plexiglass noircies par la fumée, aussi longs à réaliser que fragiles. Si fragiles qu'ils pourraient disparaître, comme ceux auxquels ils rendent hommage. Prendre soin de morts anonymes c'est former une contre-archive, un travail de mémoire autant que de résistance. Curieusement, leurs sobres portraits noir et blanc, contrastent avec les couleurs criardes des offrandes qui les accompagnent, comme un ultime de rappel de la vie ordinaire.

Ces portraits nécrologiques répondent aux immenses portraits d'Anabell Guerrero. *Les Pierrotines*, femmes géantes en robe d'antan ; figures tutélaires, qui apaisent de leur présence maternelle les affres du volcan. Elles sont comme des esprits protecteurs, des femmes-atlas, qui tiennent le monde sur leurs épaules.

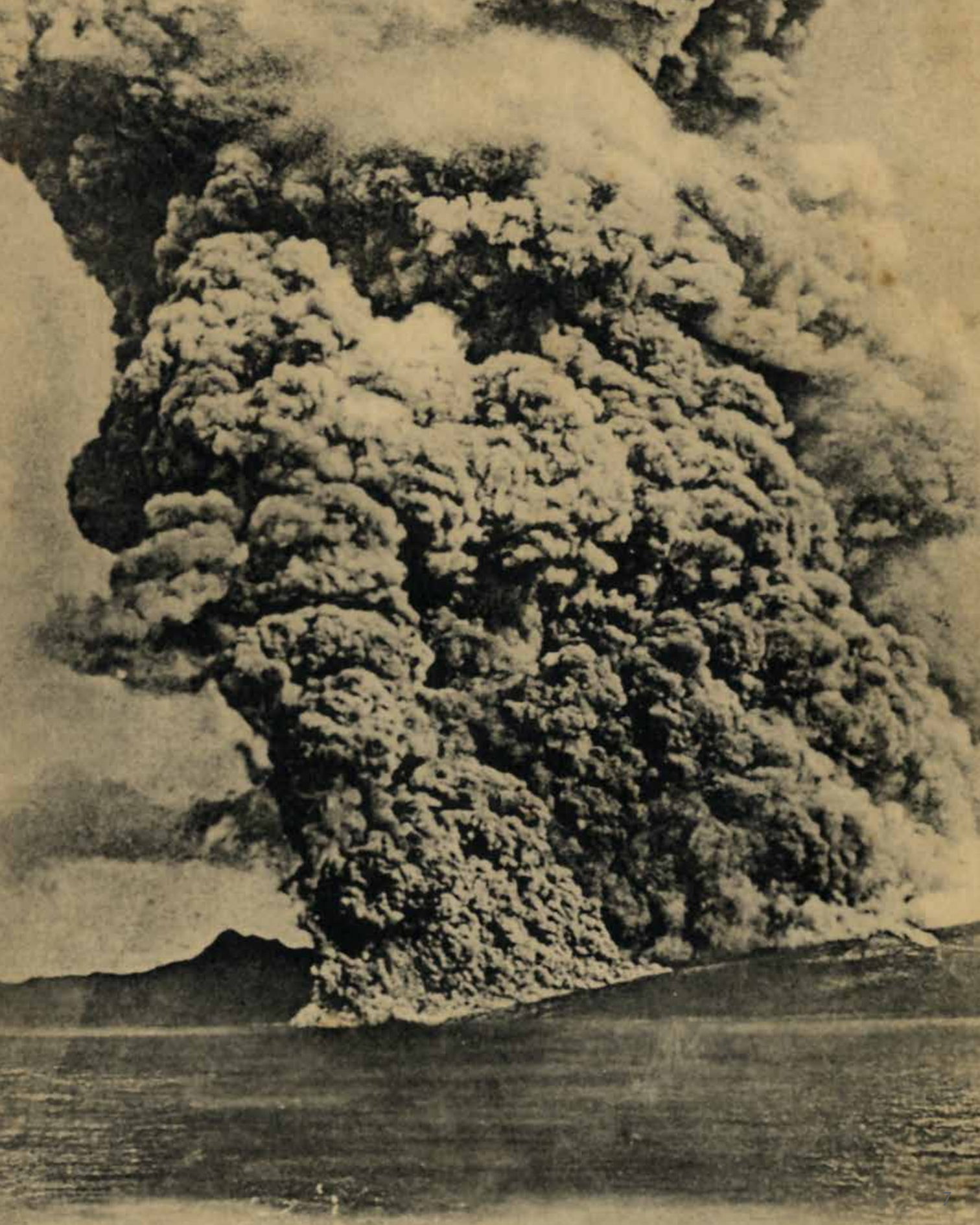
Hommage à... de Jérémie Priam convoque le souvenir d'autres morts anonymes. La tombe de sable parsemée des crânes fracassés devant l'image de la baie de Saint-Pierre, évoque aussi bien la traite négrière que la catastrophe volcanique. Omniprésente sur l'île, la mer est peu présente dans l'exposition. Mer(e) marâtre, elle engloutit et nourrit les hommes aussi bien que les récits. Mais par son va-et-vient entre tous les rivages, le passé ne cesse de faire irruption dans le présent.

Le souvenir rejoint le mythe lorsque dans le triptyque *Un demiurge* de Jean-Baptiste Barret, on se retrouve face à face avec un esprit de la forêt, incarnation facétieuse du sacré. L'œuvre pose au centre de la mythologie personnelle de l'artiste, le mystère silencieux de la forêt et invite la subjectivité du public.

Les œuvres de cette exposition sont engagées, agissantes. Elles se dressent, s'opposent, dénoncent. Comme une éruption, elles modifient l'espace, fertilisent les imaginaires, annoncent des nouvelles manières de penser le monde. Et surtout participent à la création de nouveaux récits. Elles sont comme ces petites lueurs dont parle Didi-Huberman¹², si fragiles, mais si vivaces, que si elles disparaissent ici, c'est pour mieux apparaître plus loin.

Et malgré la frénésie du monde qui nous submerge d'images fabriquées dans le seul but de rendre toute velléité de résistance risible, ces artistes convient sous nos cieux des constellations entières de lucioles.

¹² Didi-Huberman, *La survivance des lucioles*, les éditions de minuit, 2009. La référence à Pasolini est touchante, comme l'est encore plus l'insistance avec laquelle Didi-Huberman pose la survivance des lucioles comme inévitable. Tant qu'il y aura de la vie, et malgré notre monde individualiste, ce monde que Guy Debord avait si bien qualifié de société du spectacle, l'homme continuera à transmettre, à faire peuple donc, et à faire œuvre, produisant comme les artistes de cette exposition, des lueurs fragiles certes, mais indestructibles, de rébellion et de grâce.







Jean-Baptiste Barret

Saint-Germain-en-Laye, France, 1960
Vit et travaille en Martinique

Jean-Baptiste Barret mène depuis de nombreuses années des recherches sur le rapport entre l'homme et le paysage et la part de l'environnement physique dans la perception de l'identité. Ainsi, dans une de ses séries d'autoportraits, il se travestit en clown et se place dans divers lieux plutôt inattendus, ce qui attire l'attention plus sur la relation entre l'homme et l'entour, que sur le personnage lui-même.

Le triptyque *Un démiurge* est à relier à la série *Mythologique au bidon*, dans laquelle des modèles placés dans des environnements naturels, portent des masques fabriqués dans des bidons en plastique. Ces personnages ont tous des postures discrètes et hiératiques. Un peu comme on s'imagine que des divinités pourraient avoir à l'Olympe ou à Wakanda. Dans *Un démiurge* le paysage lui-même devient l'incarnation d'un mystère silencieux quasi-sacré. Et un esprit de la forêt surgit, l'air à la fois mutin et destructeur. Environné des cendres, on dirait que son propre corps a une dimension minérale, tellurique.

Après des études d'histoire de l'art et d'archéologie à Paris, Jean-Baptiste Barret fait de la photographie son métier. Il travaille notamment pour l'Observatoire photographique du paysage de Martinique (Deal), et les Monuments historiques (Dac) et expose à plusieurs reprises en France ou dans la Caraïbe : Mémorial de la catastrophe de 1902, Saint-Pierre, Martinique (2021) ; Photaumnales de Beauvais, Oise (2017) ; Tropiques Atrium, Martinique (2016, 2015) ; Fondation Clément, Martinique (2016, 2009) ; Mémorial ACTe, Guadeloupe (2015) ; Galerie 14 N 61W, Martinique (2015, 2013) ; Festival RIP Arles (2014) ; Galerie paysages, Avignon, (2013), entre autres.





Un demiurge
Triptyque
Photographie sur dibon
120 x 90 cm (chacune)
2021

Julie Bessard

Châtellerault, France, 1971
Vit et travaille en Martinique

Les œuvres de Julie Bessard sont abstraites, aux formes aléatoires. Sur un fond généralement noir, des masses colorées s'opposent, explosent, évoquent la chute, la glisse, la tension et l'équilibre. Travaillant dans l'urgence, avec peu de ressources, l'artiste cherche la justesse du geste. De ce fait, ses œuvres sont formellement très proches, si proches qu'on dirait une seule conversation continue. *Sismographie Méga-poétique* est un pénétrable, une expérience à la façon d'Helio Oiticica et Lygia Clark, une invitation au spectateur pour qu'il participe des propositions de l'artiste. Sur les murs de la spirale volcan, des jaillissements colorés se superposent et s'affrontent convoquant la force tellurique qui traverse en général sa peinture. Pourtant, c'est la première fois que la couleur est aussi présente dans un de ses volumes. Une couleur dans laquelle le visiteur va se fondre, se laisser encercler, s'y perdre comme si la spirale était un vrai labyrinthe.

Diplômée de l'École régionale d'arts plastiques de Martinique (Dnsep) en 1995, elle obtient le capes d'arts plastiques en 1997 et l'agrégation en 2008. Enseignante en collège puis à l'Université des Antilles et au Campus caribéen des arts, elle devient inspecteur d'arts plastiques pour les rectorats de Guadeloupe, de Martinique et de Guyane en 2015. Depuis 1995, elle expose fréquemment en Martinique, en France et ailleurs : Hunter College East Harlem Gallery, New York (2018) ; Little Haiti Cultural Center, Miami (2020) ; 516 Arts, contemporary art museum, Albuquerque, New Mexico (2021), Fondation Clément (2019, 2008, 2007) ; Fondation Saint John-Perse, (2012) ; Musée Dapper (2007-2008) ; Tropiques Atrium/Cmac, scène nationale (2019, 2005).

Sismographie Méga-poétique

Pastel à l'huile sur toile sur structure en bois

200 x 450 x 1500 cm

2021









Christian Bertin

Fort-de-France, Martinique, 1952
Vit et travaille en Martinique

Le travail de Christian Bertin est rugueux, porté par la poésie âpre du quartier populaire de Trénelles-Citron où il a grandi. L'utilisation récurrente des fûts en métal montre son goût de la récupération et de la réutilisation habituels dans la culture populaire martiniquaise. Il y est souvent question de la « blesse », mal-être antillais, souterrainement lié à l'esclavage, mais aussi à la présence menaçante du volcan. Pour en parler et pour le conjurer, Christian Bertin a recours aux bandages faits de vêtements usagés dans lesquels il sème les mots de Césaire. *Respé twa fwa*, renvoie à son atelier-maison, qui renvoie au volcan comme lieu de la permanente ré-création du monde. La poésie de Césaire, des ti-bancs sur lesquels on pourrait s'asseoir pour écouter du Mona et cet arbre baroque, tout juste sorti du cratère de son atelier-volcan : corps de métal recouvert de verre fondu, portant aux branches, d'étonnants objets amalgamés.

Diplômé de l'École régionale des beaux-arts de Mâcon et de l'école des arts décoratifs de Genève (1986), il a enseigné les arts plastiques au Service municipal d'action culturelle (Sermac) de Fort-de-France. Principales expositions : Biennale d'art contemporain de Martinique (2013) ; *Eia! Eia !! Eia !!!*, Fondation Clément, Martinique (2010) ; Résidence d'artiste à la Cité des arts (2009) Paris ; Biennale de Liverpool (2011) ; *La Rencontre*, Martinique (2017) ; *Caraiïbe en expansion*, Centre culturel Fond Saint-Jacques, Martinique (2011) ; *OMA : Outre-Mer, art contemporain* à l'orangerie du Sénat, Paris (2011). Deux de ses œuvres monumentales sont visibles dans l'espace public en Martinique, *1870-1871* dans la ville de Fort-de-France et *Ombres* dans le jardin des sculptures de la Fondation Clément.



Respé twa fwa

Installation

Plaque de métal, fûts découpés et brûlés, divers métaux et verres fondus, objets en métal fondus ou pas, divers extraits de poèmes d'Aimé Césaire, vidéo 2:15 min réalisée par Laurence Henry.

Dimensions variables

2021





HB
2021

Hervé Beuze

Le Vauclin, Martinique, 1970
Vit et travaille en Martinique

Hervé Beuze s'intéresse à la mémoire et au corps ; individuels et collectifs, toujours indissociables. Il compare son œuvre à une cartographie ou archéologie tactile. Son matériel de prédilection est le métal de récupération qu'il va triturer, plier, distordre, ligaturer, jusqu'à ce que le métal devienne chair, jusqu'à en faire enfin un corps. *Composition tellurique* est un assemblage de morceaux de métal raccommodés par des larges points de suture rouge. Rapiécé grossièrement, il pourrait évoquer le bric-à-brac identitaire post-colonial. Corps volcanique qui renvoie à la tectonique des plaques avec ses fragments-îles qui s'écartent, s'agglutinent, passent les uns sous les autres, provoquant frictions, fractures, tout en étant raccrochés les uns aux autres par des sutures rouge-feu comme le volcan, rouge-sang comme sous la peau des hommes.

Diplômé de l'École régionale d'arts plastiques de Martinique (Dnsep, 1997) où il enseigne le volume depuis 2012. Sculpteur, plusieurs de ses œuvres monumentales occupent l'espace public ou privé en Martinique. Il crée également des décors et accessoires pour le spectacle vivant et a réalisé de nombreux « Vavals », pour le carnaval de Fort-de-France. Il a participé à des résidences land-art en Martinique et en Guyane et à la résidence de sculpture sur pierre Les Lapidiales à Port d'Envaux, France. Principales expositions : Fondation Clément (2016, 2009), et Biennale d'art contemporain (2013), Martinique ; Little Haïti cultural Centre (2020) et Perez Art Museum (2014), Miami ; Hunter East Harlem Gallery (2018) et Museo del Barrio (2012), New York ; 516 Arts, contemporary art museum, Albuquerque, New Mexico, (2021) ; Agency Gallery, Londres, (2018) et à Gorée, Sénégal (2012) à l'invitation de la Fondation Dapper.



Composition tellurique
Tôles découpées et peintes
250 x 150 x 40 cm
2021



Osmose

Tirage pigmentaire collé sous plexi

120 x 180 cm

2020

Nicolas Derné

Paris, France, 1980

Vit et travaille en Martinique

Nicolas Derné utilise le tirage photographique, à la fois comme l’empreinte d’un travail en cours et comme un matériau qui réintègre son processus créatif continu. Ainsi, chaque étape du processus est figée par la photographie et devient matière, forme, et couleur à utiliser dans une étape postérieure. À la fois matériau, réaliste ou abstrait, et « imprint » visuel, chaque photographie conditionne les perceptions suivantes. *Osmose* questionne la relation entre l’humain et l’environnement, ramenant l’homme à sa fragilité. En biologie, l’osmose est le phénomène qui permet aux cellules de se nourrir au travers d’une membrane, par la recherche d’équilibre. La présence d’un chapeau dans un coin de l’image largement dominée par une mare aux couleurs de ciel et une étendue d’herbes vertes, signe un changement dans le rapport de forces : dans la recherche d’équilibre entre l’homme et la nature, la tendance est à la fusion et l’humain n’est plus qu’une trace évanescence.

Photographe autodidacte, il expose à la scène nationale Tropiques Atrium, Fort-de-France (2010, 2014), puis au Musée national d’histoire naturelle, Paris, (2011), mais aussi au Festival des francophonies du Limousin (2017) et au Festival Passages de Metz (2019), entre autres. Il participe également à la résidence de recherche et création à Tropiques Atrium (saisons 2017-2018 et 2018-2019) avec le projet *Parades*, à la résidence d’artistes du CHU de Fort-de-France (2017), projet *cabinet photo-poétique* et à la résidence d’artistes *Homo-Sargassum* (2021) sur site industriel en Martinique, à l’invitation de la Tout-Monde Art Foundation de New York. En 2020, le Cnap a fait l’acquisition de certaines photographies de la série *Parades*, sur proposition de sa galerie 14N 61W (Fort-de-France).

Anabell Guerrero

Caracas, Venezuela, 1958
Vit et travaille en France

Les photographies d'Anabell Guerrero parlent de l'humain et de la mémoire, d'exil et de migration ; à l'affût du moindre signe d'identité chez les réfugiés. La série *Totems à la frontière* (2001), a lancé le questionnement sur l'exil à l'intérieur d'un territoire ; c'est devenu une quête, celle de l'identité mise à mal, qui va l'amener à raviver les mémoires occultées de certains territoires. De ces recherches, surgiront *Les Pierrotines*. La série a été conçue lors d'une résidence de création à Saint-Pierre en 2014 et est toujours visible sur les murs de la ville. Le cadrage serré, leur imposante verticalité, leurs postures hiératiques et dignes, en font des femmes-totems, bienveillantes et protectrices. Femmes « potomitan », comme les piliers des temples vodou en Haïti. Le même mot en Martinique renvoie au rôle attendu des femmes dans la famille : piliers du foyer, telles sont les *Pierrotines* dont les regards dévoilent les épreuves affrontées. Femmes tout court, qui enfantent des hommes, tout comme la terre, en déversant ses entrailles hors des volcans, engendre la vie.

Après des études d'histoire de l'art au Venezuela, Anabell Guerrero étudie la photographie et la vidéo à l'Université de Paris VIII à Paris. Photographe plasticienne, son travail a été exposé en Europe, en Amérique latine, aux États-Unis et au Japon. Ses œuvres sont présentes dans plusieurs collections publiques : Musée de beaux-arts de Caracas (Venezuela) ; Musée d'art contemporain (Porto Rico) ; Fondation Saasttamoinen Espoo Arts Museum (Finlande) ; Bibliothèque nationale de France (Paris) ; Ben Hartkamp Collection (Amsterdam) ; Séraphin Gallery, Philadelphie (États-Unis) ; Musée d'art contemporain (Venezuela) ; Institut du monde arabe (France).

Série *Les Pierrotines*

Mireille, Rose Marie,
Shalane, Louise

Photographie noir et blanc
sur papier baryta argentique
89,5 x 59 cm (chacune)
2014

Photographie A. Guerrero







Tropical Bliss

Installation vidéo interactive en temps réel

Création sonore Jeff Baillard

Effets sonores et programmation David Gumbs

300 x 400 cm

2021



David Gumbs

Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, 1977
Vit et travaille en Martinique

L'œuvre de David Gumbs est multimédia, interactive et immersive. À la base il y a toujours une photo ou un dessin qui traite de ce qui l'interpelle : le vivant (dans toutes ses échelles du plus petit au plus grand), le sacré, la mémoire, le paysage réel ou fantasmé. L'immersion, en mobilisant plusieurs des sens du spectateur à la fois, fait des paysages fantastiques de David Gumbs, des réminiscences qui échoient dans la mémoire du visiteur et appellent à ses propres souvenirs. L'interactivité pose l'œuvre comme une co-création : des capteurs de son ou de mouvement, présents dans l'œuvre permettent au spectateur de se l'approprier associant son propre corps aux prises de décision, questionnant ainsi le statut du créateur. Dans *Tropical Bliss* le dessin mais aussi le son réagissent aux actions des visiteurs formant des papillons qui s'envolent, accompagnés d'effets sonores.

Diplômé de l'École d'arts visuels de Martinique (Dnsep art, 2001) et des Ateliers/ENSCI de Paris (master nouveaux médias, 2002), il enseigne au Campus caribéen des arts depuis 2009. En 2021, sa première exposition individuelle en sol américain *From Dust to Gold* se déroule au Telfair Museum, de Savannah. Il a participé aux résidences d'artistes Art Omi à New York (2019), Vermont Studio (2019) et Davidoff Art Initiative à Pékin (2016) ; et aux expositions *Current New media*, Santa fé (2019) ; *Tod Town Expo*, Shanghai (2019) ; *La déesse verte*, Gare de Saint Sauveur, Lille (2019) ; *Relational Undercurrents*, MOLAA, Los Angeles (2017-2018), Wallach Gallery, New York (2018), Patricia & Phillip Frost Art Museum, Miami (2018-2019), Portland Museum of Art, Maine (2019) ; Prizm Art Fair - Miami Art week, Miami (2017) ; Biennale de la Jamaïque (2017) ; World Art Museum, Beijing (2016) ; Mémorial ACTe, Guadeloupe (2015) ; BIAC Martinique (2013).



Alain Joséphine

Rivière-Pilote, Martinique, 1968
Vit et travaille en Guadeloupe

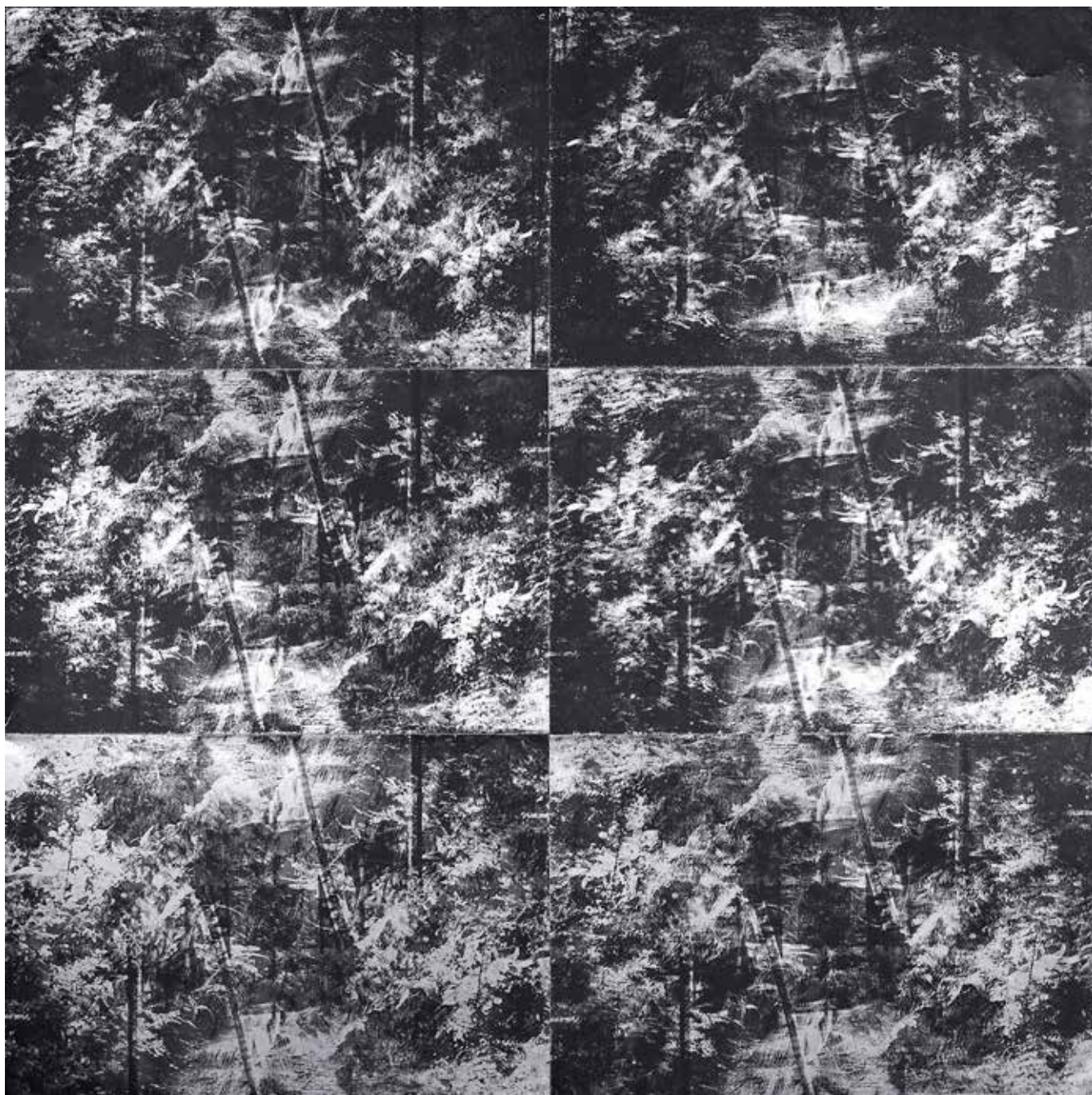
Peintre, musicien, poète et compositeur, la musique a une large place dans la vie d'Alain Joséphine. Au début des années 1990, il fait de la musique professionnellement, accompagnant au saxophone divers groupes de zouk. Aussi, le rythme a une importance significative dans ses créations picturales. Sa peinture évoque les paysages de son enfance. La topographie particulière de la campagne où il a grandi, avec ses mornes qui se font face, sa végétation humide, foisonnante, hante ses toiles. Ce sont des paysages domestiques mais comme pris de vertige : arbres, plantes, fleurs, herbes folles, cours d'eau, tournoient dans un maelstrom de souvenirs. Abstraites, ses œuvres conviennent et résonnent avec l'énergie des lieux fantasmés par la mémoire, telle qu'il la ressent aujourd'hui, entre le vécu et l'imaginé. *ST99* convoque la force d'une détonation. L'énergie explosive est si présente qu'on croit voir un volcan, dans une déflagration de gaz et de magma, mais ça pourrait tout aussi bien être une chute d'eau. L'important étant la manifestation d'un choc, d'un débordement de matière.



Après des études à l'École régionale d'arts plastiques de la Martinique (Dnap, 1994), puis à l'École des beaux-arts et des arts décoratifs de Bordeaux (Dnsep, 1996), il obtient le capes et s'installe en Guadeloupe où il enseigne les arts plastiques au collège du Lamentin. Depuis, ses œuvres sont régulièrement exposées en Martinique et en Guadeloupe.

Doctorant depuis 2020, il devient membre du Centre d'études et de recherches en esthétique et en arts plastiques (Cereap), et participe assidûment aux différents colloques du centre. Il publie également des articles pour la revue *Recherches en esthétique*.

Sans titre 99
Acrylique et huile sur toile
83 x 200 cm
2017



Paysage n°7
Sérigraphie sur plaque offset
147 x 147 cm
2014

Brice Lautric

Trois-Rivières, Guadeloupe, 1990
Vit et travaille en Martinique

Attiré par les visages et par les icônes religieuses, Brice Lautric a d'abord travaillé l'autoportrait, cherchant à rendre visible ses propres ressentis. En effet, on est frappé par la fragilité qui émane de ces visages fracturés par l'artiste. En découvrant la sérigraphie sur plaque offset, il découvre également les grands formats, qu'il travaille parfois en volume, toujours avec beaucoup d'élégance et retenue. La simplicité complexe de ses œuvres découle d'un processus de fabrication long et minutieux. Ce temps de réalisation participe à la construction du sens, questionnant la mémoire et donc forcément la durée et l'oubli. L'émotion ne jaillit pas, elle s'exfiltre entre des interstices des diverses couches des mêmes images légèrement décalées entre elles. *Paysage n° 7* superpose des photos qui évoquent des souvenirs personnels. Les superpositions successives, brouillent les pistes et effacent la quasi-totalité du sujet : la case de la grand-mère, un sentier dans la campagne, entouré d'un fouillis de végétation inextricable et d'animaux domestiques, laissent place à un univers répétitif, onirique, avec au centre une sorte de portail qui semble s'ouvrir sur un autre monde... On est fasciné, comme Alice devant le terrier du lapin... et comme Alice, immanquablement, on plonge.

Diplômé du Campus caribéen des arts, avec mention en 2014 (Dnsep), Brice Lautric a exposé au centre culturel Fonds St Jacques, Sainte-Marie, en 2015, à la Batelière en 2016 et à la galerie 14N 61W, Fort-de-France, 2019. Une résidence de création à la Station culturelle, Fort-de-France, en 2019 lui a offert l'opportunité d'être sélectionné pour l'exposition inaugurale du Musée d'art contemporain de Martinique (Macma), volet jeune création en 2021.



Louisa Marajo

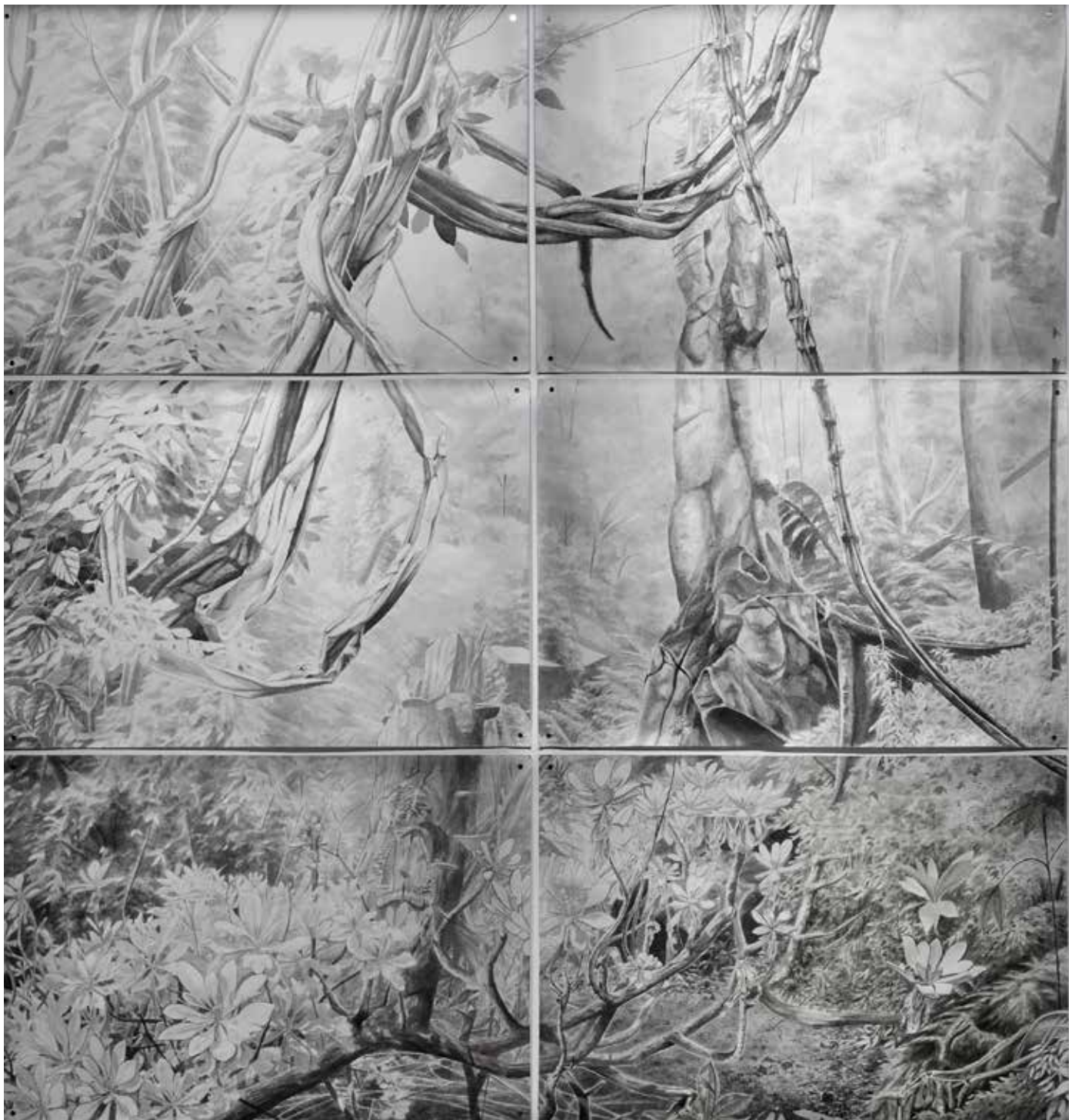
Fort-de-France, Martinique, 1987
Vit et travaille en région parisienne

Le travail de Louisa Marajo est une destruction-reconstruction permanente d'un monde formé de débris réutilisés, réorganisés, ré-agencés, dans des formes plus ou moins incertaines, toutes sûrement éphémères. Dans son atelier-chantier, elle met en scène le chaos, continuellement en mouvement. C'est une suite de big bangs... Des formes émergent, se mélangent, se décomposent... Chaque objet, fragment, photo, trouve une place temporaire dans cet équilibre instable. La mer ou les sargasses, ajoutent du chaos organique au chaos architectural, créé par l'artiste, comme soufflé par le volcan. Insérer une présence humaine contre le fond d'installation de palettes et les mixer à la mer lui permet de fusionner leurs énergies, recréant tout un univers entre explosion et accalmie, rendant compte des secousses et des ondes de choc qui traversent une vie.



Diplômée de l'École supérieure d'art et de design de Saint-Étienne en 2010 (Dnsep), avec un passage par la Kunstakademie de Karlsruhe, Allemagne (2009), suivi d'un master d'arts visuels à la Sorbonne en 2012. Ses dernières expositions individuelles se sont déroulées à Paris, à la galerie Dix 9 Hélène Lacharmoise (2020), et à la Galerie Openbach (2019) ; à Londres, à la 1-54 Art Fair, stand S10, Galerie 14N 61W (2019) et à Lyon à la Kashagan Gallery (2018) ; ses expositions collectives se sont déroulées au 516 Arts, contemporary art museum, Albuquerque, New Mexico (2021) ; au Little Haiti Cultural Center, Miami (2020) ; au Perez Art Museum, Miami (2020) ; à la Fondation Clément, Martinique (2019) et à la Hunter East Harlem Gallery, New York (2018). En 2020, elle a été sélectionnée pour la Biennale de Dakar, reportée en raison de la crise sanitaire. Elle est également à l'origine du projet *Homo-Sargassum* porté par la Tout-Monde Art Foundation basée à New York.

Fureurs, L'ombre de la mer...
Impression sur papier RC satiné
80,5 x 55,6 cm (chacune)
2021



Instant chimérique

Encre de chine sur papier coréen

110 x 76 cm (chacune)

2020

Collection privée







Une marque

Encre sur papier tendu sur bois
220 x 80 cm (chacune)
2018

Ludovic Nino

Paris, France, 1990
Vit et travaille à Paris

Le travail de Ludovic Nino débute par une phase de recherche, pendant laquelle il photographie son sujet, se documente (histoire, littérature, cinéma...), s'en imprègne ; Il dessine d'après photo, en compliquant et contaminant une image avec d'autres parfois lointaines, au gré de connexions dictées par la mémoire. Né à Paris de parents martiniquais, il s'est nourri des retours au pays. *Une marque* représente le canal des esclaves (Carbet, Martinique), construit par des esclavisés afin d'irriguer plusieurs plantations. Aujourd'hui site touristique, peu d'information est disponible sur place sur son histoire, notamment en lien avec la révolte du Carbet en 1822. Il y a donc une faille dans la transmission, correspondant d'ailleurs à une perte physique, car la fréquentation du site a fini par abîmer l'ouvrage. Considérant toute coupure comme une blessure mais aussi comme une possibilité de recomposition, Ludovic Nino expérimente le métissage avec l'Asie, dessinant *Une marque* sur un papier coréen dont les fibres absorbent l'encre au point de laisser des traces sur l'œuvre. L'artiste marque ainsi à son tour le paysage.

Diplômé en 2018 aux beaux-arts de Paris (Dnsap). Curieusement, sa première exposition collective se déroule à Moscou. Puis, lors d'un échange universitaire au Japon, il va s'intéresser au dessin. Il y retournera en 2019 pour une résidence d'artiste. Cette même année, il reçoit le troisième prix de dessin contemporain du cabinet des amateurs de dessin des Beaux-arts de Paris. En 2020, il participe à trois expositions collectives, dont le salon Ddessin à l'atelier Richelieu, Paris, où il présente le polyptyque monumental *Une Marque*. En 2021, il participe à une exposition collective à la Galerie jeune création.



Ricardo Ozier-lafontaine

Fort-de-France, Martinique, 1973
Vit et travaille en Martinique

Plasticien, Ricardo Ozier-lafontaine est également éducateur spécialisé auprès de l'enfance en danger, une expérience qui l'a placé depuis longtemps sur la route du soin d'autrui et de la bienveillance. Ses œuvres en sont marquées, comme elles sont marquées par l'apprentissage des percussions rituelles afro-cubaines et par l'archéologie précolombienne. C'est un art qu'on pourrait dire chamanique. Un projet de guérison, personnel et social, basé sur une éthique où le « care » et la cure vont de pair. Ces dernières années, le recours au tracé automatique, lui permet d'atteindre un véritable état de transe, faisant émerger sur la toile des rythmes et des tensions qui ne sont pas seulement les siens, mais qui communié avec une mémoire collective très profondément enfouie. Dans cet état de transe, le présent et le passé s'interpénètrent et les multiples ancestralités caribéennes continuent de fusionner. C'est ainsi qu'il a accès à une sorte de big bang magmatique, et qu'il peut transcrire sur la toile la bataille originelle, continuellement renouvelée, entre le chaos et l'ordre.



Diplômé en communication visuelle et publicitaire à l'Iscom, Paris (1995), Ricardo Ozier-lafontaine expose fréquemment en Martinique, en France et ailleurs. Ses principales expositions se sont déroulées à la Halle Saint-Pierre, Paris, (2012) ; à la galerie Duve, Berlin (2013) ; au Mémorial ACTe, Pointe-à-Pitre, (2016) ; à la Fondation Clément, Martinique (2021, 2019, 2018) ; au Macma - Musée d'art contemporain de Martinique - exposition inaugurale (2021) ; au Little Haïti cultural center, Miami (2019, 2020) ; à la Hunter East Harlem Gallery, New York (2018) et au 516 Arts, contemporary art museum, Albuquerque, New Mexico (2021). En 2021 il participe à la résidence d'artistes *Homo-Sargassum* sur site industriel en Martinique, à l'invitation de la Tout-Monde Art Foundation de New York.

Le jour d'après
Installation
Acrylique sur toile
Dimensions variables
2021



Misa negra

Installation dessin noir de fumée sur plexi
et fleurs artificielles dans bol en plastique

110 x 85 x 7 cm (chacun)

2018-2021

Bruno Pédurand dit Iwa

Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, 1967
Vit et travaille en Guadeloupe

Très hétérogène, l'œuvre de Bruno Pédurand n'a qu'une seule constante : son regard lucide et sans concession sur la société antillaise. Il considère l'art comme un outil de lutte social, politique, dont les pratiques se rapportent toujours à une insertion sociale, une identité. Bruno Pédurand a travaillé diverses séries d'Egouns – des esprits des morts - attirant l'attention sur des croyances antillaises, refoulées mais bien vivantes, en lien avec l'ancestralité africaine. Ce sont des morts anonymes dont les portraits sont extraits de la notice nécrologique du France-Antilles. Dans la série actuelle il utilise le noir de fumée produit à la bougie sur des plaques de plexi sur lesquelles il prélève de la matière, révélant le portrait par négatif. L'artiste questionne l'effacement de la mémoire individuelle, finalement si collective. En faisant des portraits de vies quelconques, il met en lumière des parcours et des identités invisibilisés, dans un hommage lui-même évanescent.

Diplômé de l'institut régional des arts visuels de Martinique où il a enseigné pendant 20 ans. Dernières expositions : *Éclats d'îles*, 24 Galerie Beaubourg, Paris (2019) ; *Global Caribbean IV*, Fondation Clément, Martinique (2013) ; *Who more sci-fi than us*, Kunstahl kaDe, Amersfoort, Hollande (2012) ; *Global Caribbean IV*, Little Haïti Cultural Center, Miami (2012) ; *Caraĩbe en expansion*, Fonds Saint-Jacques, Martinique (2011) ; *OMA : Outre-Mer, art contemporain* à l'orangerie du Sénat, Paris, (2011) ; biennales de Martinique (2013), de la Havane, Cuba (2009), de Cuenca, Équateur (2004), de République dominicaine (1996) et de la Caraïbe et d'Amérique centrale (1992). Résidences d'artistes : Cité internationale des arts, Paris (2001) et Musée Dapper à Gorée, Sénégal (2012).



Jérémie Priam

Le Lamentin, Martinique, 1989
Vit et travaille en Martinique

Intéressé par des questions sociétales et mémorielles, Jérémie Priam est un artiste engagé. Le catholicisme et les religions chrétiennes ayant une empreinte importante en Martinique, il tient à les questionner, afin de se départir d'une religiosité fortement normative, tout en cherchant à mettre en lumière la spiritualité ancestrale africaine largement stigmatisée. Un sentiment de révolte intime et constant l'anime et l'a amené à s'intéresser aux vanités. Malgré l'attachement visible de la société martiniquaise aux rites mortuaires, le commerce avec les morts reste tabou ; la mort devient donc presque naturellement, son champ d'expression de prédilection. Il reprend ici le thème de l'atlantique noir, tombeau des captifs amenés de force au nouveau monde, dont nombreux ont quitté le fond de cale pour le fond de l'océan. Saint-Pierre, premier territoire colonisé en Martinique, accueille la tombe que l'artiste dédie aux victimes anonymes de la traite. Saint-Pierre, dont le sol a été fosse commune également d'un nombre impressionnant d'habitants de la ville coloniale, lors de la catastrophe de 1902. Avec ce tombeau placé devant la vue de la baie de Saint-Pierre et du volcan, l'artiste provoque une éruption de la vie dans la carte postale.

Designer graphiste diplômé du Campus caribéen des arts avec félicitations du jury en 2013, il est sorti major de sa promotion. Depuis, il participe régulièrement à des expositions collectives. En 2020, il a eu sa première exposition individuelle à la scène nationale Tropiques Atrium. En 2021, il a été sélectionné pour l'exposition inaugurale du Musée d'art contemporain de Martinique (Macma), volet jeune création et a été également retenu pour une résidence de création à la Cité internationale des arts, Paris.

Hommage à...

Installation vidéo

Sable et moulage en plâtre (gueules cassées)

Dimensions variables

2020

Pierre Roy-Camille

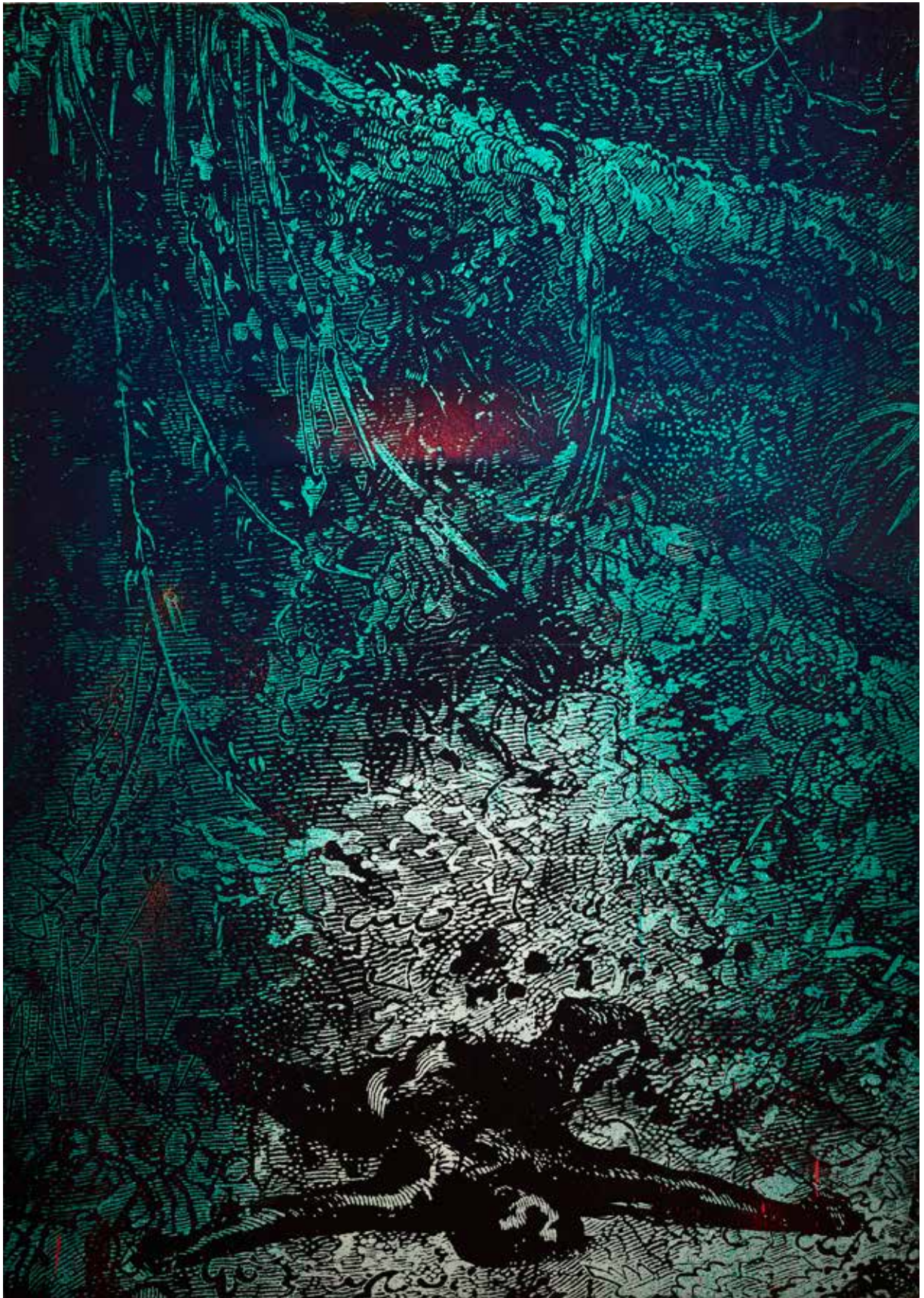
Fort-de-France, Martinique, 1979
Vit et travaille à Paris

Pierre Roy-Camille est un illusionniste qui aime entretenir le doute entre le fond et la forme, le devant et le derrière, les médiums et les techniques. Dans ses œuvres, on ne sait ni où commence la gravure, ni où finit la peinture. On ne sait pas non plus ce qui est photographie, collage ou dessin ; ce qui a été bombé, ce qui est produit à la main, et ce qui est industriel. Le trucage est une manière de jouer avec son sujet mais aussi avec le spectateur. Peintre, graveur, street artiste, artiste multi-média on retrouve toujours dans ses travaux l'obsession de la végétation tropicale. Entre figurative, naturaliste et fantastique, son œuvre est une sorte de narration, en rapport avec sa propre histoire personnelle partagée entre Paris et la Martinique. La nature omniprésente, forme une imagerie rêvée, puissamment colorée, qui prend sa source dans le territoire de l'enfance, continuellement et poétiquement revisité.

Diplômé de l'École des beaux-arts de Paris (2007), ses dernières réalisations sont une peinture murale monumentale sur le site de la Sara, en Martinique (2021), des vitrines pour la Maison Hermès Shanghai, Chine (2018), une peinture murale à Schœlcher, Martinique (2016) et six peintures murales dans le restaurant du Palais Royal à Paris (2015). Expositions individuelles : à la Galerie Altro Mondo, Makati City, Philippines (2019) ; à la Galerie Maeght, Paris (2016) ; à la Galerie Jules Maeght, San Francisco, Californie (2015) et à la Fondation Clément, Martinique (2014). Et les collectives à la Galerie Jules Maeght, San Francisco, Californie (2019), et aux foires d'art Art Fair Philippines, sur le stand de la Galerie Altro Mondo et Art Karlsruhe, en Allemagne sur le stand de la Galerie Charron, toutes les deux en 2018.

Man Down

Acrylique sur panneau de bois
170 x 120 cm
2017





Installation
Dimensions variables
2020 - 2021



Philippe Thomarel

Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, 1964
Vit et travaille à Paris

Artiste-peintre, Philippe Thomarel travaille différents médiums (peinture à l'huile, fusain...), et différents formats, du très grand au très modeste, sur lesquels reviennent constamment des ponts, des chiens, de paysages, des portraits, dans une palette de couleurs volontairement réduite (du noir du blanc, des gris). Les images sont souvent évanescentes, énigmatiques, à la limite de l'abstraction. Elles reflètent des ressentis, une mémoire. Ses paysages sont humains, marqués par une violence sourde, tout en retenue ; et par cette sorte de désenchantement qu'on trouve parfois sur un visage. La justesse du rendu émeut : les lumières d'une ville tropicale au loin, avec la végétation qui s'imisce partout, la mélancolie et la solitude des nuages chargés de pluie dans le lointain, l'allégresse des cerisiers en fleurs... Paysages habités, desquels l'artiste a su saisir à la fois la douleur et le délice. Paysages où souvent l'œuvre de l'homme est soumise à la destruction physique ou symbolique : comme dans ses hôtels abandonnés, ou ses ponts qui ne mènent nulle part...

Diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris (Dnsep, 1989). Professeur de dessin, à l'École supérieure d'arts et médias de Caen (2016-2019) puis de peinture - dessin, au Conservatoire des arts, Montigny-les-Bretonneux. Ses expositions plus récentes sont : Résidence d'artiste *Mofwazé* au Mémorial ACTe, Guadeloupe (2020-2021) ; *Éclats d'île*, galerie 24 beaubourg, Paris (2018) ; *Échos imprévus*, Mémorial ACTe Guadeloupe (2016-2017) ; *Les territoires radiographiques*, la Fondation Clément, Martinique (2014) ; *OMA : Outre-Mer, art contemporain* à l'orangerie du Sénat, Paris, (2011) ; *Kreyol Factory*, Parc de La Villette, Paris (2009).





112



Matilde dos Santos est historienne et curatrice. Elle s'intéresse à la mémoire et à la transmission dans l'art caribéen. Ses publications comptent un livre sur le jardin des sculptures de la fondation Clément, ainsi que plusieurs catalogues d'exposition et une cinquantaine d'articles sur l'art contemporain caribéen et brésilien. Chargée de cours « Histoire et Image » à l'Université des Antilles, elle a assuré auparavant, au Campus caribéen des arts des interventions sur l'histoire de l'art moderne et contemporain brésilien. En 2020, elle a été curateur-visitant de six artistes caribéens dans le cadre du programme « Stay Home Artist Residency » financé par Catapult – Caribbean art grant ; elle a également conçu et lancé la série de rencontres « Entretiens sur l'art et la culture » de l'Aica-Sc. En 2021 elle a conçu et coordonné « A womans world », une rencontre entre curatrices et artistes caribéennes francophones dans le cadre de la série « In the process », lancée par Aica-Sc ; elle a également été curateur-coordonateur d'« Homo-Sargassum », résidence d'artistes en site industriel proposée par la Tout-monde art foundation, basée à New York et réunissant en Martinique des artistes martiniquais et jamaïcains.

Matilde dos Santos is a historian and curator. She is interested in memory and transmission in Caribbean art. Her publications include a book on the sculpture garden of the Clément Foundation, as well as several exhibition catalogs and around fifty articles on contemporary Caribbean and Brazilian art. Lecturer in History and Image; at the Université des Antilles, she previously provided lectures on the history of modern and contemporary Brazilian art at the Caribbean Campus of arts. In 2020, she was visiting curator of six Caribbean artists within the framework of the “Stay Home Artist Residency” program funded by Catapult - Caribbean art grant; she also created and launched the Aica-Sc “Art and Culture Talk Series”. In 2021, she coordinated “A womans world”, a meeting between curators and French-speaking Caribbean artists as part of the “In the process” series, launched by Aica-Sc; She was also curator-coordinator of Homo-Sargassum ; an artist residency on an industrial site offered by the Tout-monde art foundation, based in New York and bringing together Martinique and Jamaican artists in Martinique.



La Rivière Siemlé et le Pén de CARBET

Collection Fondation Clément

Fondation d'entreprise de GBH, la Fondation Clément mène des actions de mécénat en faveur des arts et du patrimoine culturel dans la Caraïbe. Elle soutient la création contemporaine avec l'organisation d'expositions à l'Habitation Clément et la constitution d'une collection d'œuvres représentatives de la création caribéenne des dernières décennies. Elle gère d'importantes collections documentaires réunissant des archives privées, une bibliothèque sur l'histoire de la Caraïbe et des fonds iconographiques. Elle publie aussi des ouvrages à caractère culturel et contribue à la protection du patrimoine créole avec la mise en valeur de l'architecture traditionnelle.

Depuis 2019, la Fondation Clément gère le Mémorial de la catastrophe de 1902 – Musée Frank A. Perret dans le cadre d'une délégation de service public de la ville de Saint-Pierre.